

Lignes (à estomper un peu)

Élisabeth Nardout-Lafarge

Number 7, Fall 2005

Yasuhi Inoué

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2331ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nardout-Lafarge, É. (2005). Lignes (à estomper un peu). *Contre-jour*, (7), 67–69.

Lignes (à estomper un peu)

Élisabeth Nardout-Lafarge

Dans la logique de cette « poétique de l'amitié » qu'il n'a cessé de pratiquer, écrivant à quatre mains, accueillant sans les réduire ni les traduire ses compagnons dans la poussière du chemin, les gens de son quartier, les anges ou les fantômes du fond de son jardin, je voudrais faire entendre, en écho à la voix de Brault, celle de Pierre Bergounioux qui lui est, à mes yeux, un « frère en quotidienneté » comme Brault le dit de Miron et Neruda.

Frères en âpreté, en inquiétude aussi, Brault et Bergounioux ont en partage cette façon de casser brusquement l'élan du texte par une pirouette, un tour plus oral, une sorte de soudaine rudesse à l'égard de ce dont ils parlent. L'un comme l'autre tutoient admirativement leurs écrivains, les vivants et les morts, Bergounioux « petit garçon » devant Faulkner, rapaille à sa façon ses compagnons de route, Michon « le Magnifique » et François Bon. Chez lui aussi comme chez Brault « [l']enfance, de sa tristesse enchantée, de ses doigts et regards blessés d'affection pour les petites choses insignifiantes, remonte le cours de[s] lectures, et s'y égare ». Là où Brault, en « apprenti », dessine

et grave, Bergounioux, en amateur, sculpte le fer. Bergounioux oscille entre récit et essai, quoiqu'il n'emploie pas le terme, mais au contraire de Brault, il s'interdit la poésie, non pas sans doute parce qu'il vient, comme il le dit, de cette « ingratitude sans appel d'un sol également impropre à tout », mais plus probablement à cause de « l'assemblée au grand complet des interdits » qui se lève autour de lui lorsqu'il trace enfin « le premier mot ». (Sur le sens et la portée de ces interdits, je renvoie à Michel Biron et, sur « la poésie malgré tout » de Jacques Brault, à lui-même). Brault et Bergounioux partagent encore un attachement mélancolique, presque découragé, aux pays et aux arrière-pays dont ils assument pourtant l'« héritage de la pauvreté » ainsi nommé par Yvon Rivard, « contingence du monde [...] si durement éprouvé[e] » chez Brault, « dictée des choses et [de] leur indigence foncière » chez Bergounioux. Il y a quelque parenté pour moi entre la « manière inaliénable d'habiter le monde en squatters » dont se réclame Brault et l'habitation malaisée à laquelle Bergounioux fait référence en redonnant voix au lycéen de province qu'il a été, gêné devant ses condisciples de la capitale : « J'admiraïs qu'on pût se mouvoir librement dans un univers égal, ouvert, purement intelligible. J'aurais aimé l'habiter comme ils faisaient, partager leur vaste et limpide séjour. J'avais vécu dans un coin, en songe », écrit-il dans *Le premier mot*.

Ni l'un ni l'autre ne saurait écrire sans se sentir, de près ou de loin, redevable aux « êtres humiliés », à « l'injustifiable fiasco des désespérés, des vaincus de naissance, des morts d'angoisse, des prolétaires du cœur », comme le dit Brault dans *Chemin faisant*, tandis que Bergounioux évoque dans *La Toussaint* une assez semblable identification avec « la foule qu'on est tous » et, en vain sans doute, s'efforce d'apaiser ses spectres pour qu'ils ne soient pas « leur vie durant [...] en proie à la tristesse et au découragement, au noir, au rien, au jamais des terres froides ». Ce « jamais des terres froides » résonne pour moi comme un vers de *Mémoire*. L'un, Brault, bataille à *Parti pris* pour que la littérature ne se perde pas dans « l'éloquence », quelque alibi qu'elle se donne, si pure que soit la cause. L'autre, Bergounioux, trace dans le temps un espace où les écrivains n'interviennent qu'à la mesure de leur retrait, qu'il soit « cécité » de l'antique Homère ou Oxford Mississippi du vieux Bill.

Les choses les retiennent dans une même attention minutieuse à leur humilité, à leur murmure, et si Bergounioux essaie de soulager « l'accablement » géologique de son lieu natal par l'observation passionnée des ponts ferroviaires et des machines, tous deux se retrouvent devant la feuille ouvragée d'une fougère, le frôlement d'un insecte. Ils ont l'un et l'autre des rapports privilégiés avec le matin dont ils ont inscrit jusque dans leurs titres la promesse fragile, précaire et laborieuse, *La poésie ce matin*, *Le matin des origines*. Ce sont des marcheurs qui savent ce que coûtent le mouvement, l'avancée, le passage, les « tournants de la route » chez Bergounioux ou ceux du « chemin » chez Brault. La métaphore du « pas », accord toujours à recommencer du corps et du sol, leur est commune.

D'où vient alors que j'hésite pourtant, que je trouve soudain ma ligne trop nette ? De ce que Bergounioux lit Descartes et Bourdieu « le petit Béarnais » tandis que Brault se méfie des statues et voit des kékis dans les théories d'où qu'elles viennent ? De ce que Brault s'efforce de tenir le désespoir en respect le temps d'un haïku ? De ce qu'il y a chez Brault, au cœur de tous les textes, cet « effacement » que Frédérique Bernier a montré tandis que Bergounioux aurait malgré tout appris, même dans les salles grises d'un lycée de Limoges, quelque chose de la maîtrise, quitte à s'y reprendre à plusieurs fois comme pour tordre la ferraille ? Non, ce qui force la ligne, c'est moi. Je m'en mêle trop, occupée que je suis à y frayer mon propre chemin. Il faut s'éloigner, s'absenter un peu pour revenir à plus tenu, au sillage sur l'eau de la Vézère où la ligne a tout juste tremblé, à des traces de pas que la neige est en train d'effacer.